

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

26 juin 2022

Pasteur Eric Trocmé

Texte :

1 Rois 19, 16-21

Notes bibliques

v. 19 : Elisée, « Dieu est mon salut » est le fils de Shafath dont la racine du nom signifie « juger »

Le manteau d'Elie lui sert à se couvrir le visage sur la montagne de Dieu, l'Horeb (1 Rois 19/13), on le retrouve roulé pour frapper le Jourdain et l'ouvrir (2 Rois 2/7-14). Il est comme un fil rouge entre ces épisodes.

Jeter son manteau équivaut à une prise de possession : celui qui est recouvert appartient à celui qui l'a jeté.

Aucune parole n'est échangée à ce moment-là, aucune explication n'est donnée. Comment comprendre cet appel silencieux ?

v. 20 : posséder une paire de bœufs est un signe de richesse, 12 arpents représentent la surface labourée dans une journée par un tel attelage.

v. 20 « Permets que j'embrasse mon père et ma mère » (TOB). Plus qu'une demande polie, il s'agit plutôt d'une décision ferme qu'Elisée n'a pas à discuter. La relation qui s'établit entre Elie (le seul prophète du Premier Testament à être parti chercher son successeur) s'annonce compliquée, difficile, marquée dès ses débuts par une forme de mécompréhension, de déception, un conflit sous-jacent. Mais la liberté de l'un et de l'autre, leur responsabilité sont intactes. Si pour l'heure Elisée n'est considéré que comme un serviteur (v. 21), il s'émancipera tout en suivant le prophète et ira jusqu'à lui succéder.

v. 21 : les siens (TOB), un sens plus large que seulement la famille.

(lire aussi « Pour aller plus loin » en fin de document)

Prédication

L'histoire s'est déroulée lors d'une journée consistoriale intergénérationnelle. S'appuyant sur le récit de la transmission du ministère d'Elie à Elisée, enfants, parents, catéchètes et pasteurs avaient confectionné un manteau parsemé de poches multicolores dans lesquelles avaient été glissés des messages à partager et à transmettre.



Puis l'idée est née de le faire circuler entre les paroisses, les proches et les lointaines, celles qui étaient venues, celles qui n'avaient pas pu participer, afin que chacune soit au bénéfice de ces lettres pleines d'unité et d'espérance. Des délégations se sont mises en place, un cahier de liaison s'est rempli au fil des rencontres. La Parole a ainsi circulé, les uns et les autres se sont visités, la communion s'est renforcée. Le manteau circule peut-être même encore dans d'autres lieux.

Car il est fait pour ceux qui bougent.

Dans ce récit, effectivement, tout bouge, rien ne reste en place, que ce déplacement soit géographique ou intérieur. Avec tout d'abord l'apparition d'un nouveau personnage, Elisée. C'est lui qui va succéder au prophète Elie. Ce dernier, disciple du Dieu unique, est engagé dans une lutte sans compromission avec un culte qui gangrène le pays, celui des Baals. Ces divinités agraires de la fécondité dont les humeurs sont insaisissables réclament des sacrifices et enferment leurs adorateurs dans le circuit mortifère d'une conception du temps où rien de nouveau ne se passe. Tout est un éternel recommencement, le cycle répétitif du même, l'avenir est semblable au présent. Le fils du laboureur deviendra laboureur.

Elisée traduit dans son nom l'espoir de son père : passer du jugement au salut. Il est le fils de Shafath dont la racine du nom signifie « juger » et lui-même s'appelle : « Dieu est mon salut ».

Au moment où Elie croise sa route, il est en train de labourer la dernière des douze parcelles du champ familial avec une paire de bœufs, un signe de richesse. L'image reste prégnante, « travaillez, prenez de la peine » : il s'agit de tracer des sillons bien droits, une tâche fatigante malgré la puissance des bêtes, puis de semer et d'attendre la récolte en continuant d'apporter tous les soins nécessaires à la germination. Elisée est l'héritier, l'espoir, le continuateur de ses parents. Déjà il continue, demain encore il continuera le travail ancestral. Comme les sillons qu'il trace, sa place est toute tracée. Et cela lui convient, il ne demande rien.

Elie passe près de lui, jette son manteau sur lui. Aucune parole n'accompagne ce geste, aucun mot n'est prononcé. Mais par ce signe, Elie signifie une prise de possession, « désormais, tu m'appartiens », et lance un appel muet, mais effectif : « suis-moi ».

Et voilà donc Elisée propriété d'Elie après avoir été propriété de son père.

Rien n'explique cela : aucune parole humaine, aucune parole de Dieu.

L'on pourrait à ce moment effectuer quelques anachronismes ou encore faire parler les silences du texte : ce geste de jeter un manteau sur une personne pour en prendre possession n'est-il pas maladroit, balourd et surtout orgueilleux parce que sans contestation possible ? Qui aimerait aujourd'hui être traité ainsi ? Elisée pourrait à bon droit se sentir humilié, être furieux d'une pareille intrusion, d'une telle prise de pouvoir.

N'y a-t-il pas là quelque maladresse dans cette volonté de transmettre la Parole ?

Mais nous ignorons tout de ce qui se passe sous le manteau, nous nous heurtons au silence, au mystère. Tout ce que nous savons, c'est que ce temps est relativement long : Elisée est obligé de courir pour rattraper et pour interrompre la marche de celui qui ne s'est même pas arrêté, comme si son geste ne souffrait aucune contestation. Ce n'est pas pour se soumettre benoîtement et accepter sans plus, mais pour poser une condition : « Permits-moi d'abord d'aller embrasser mon père et ma mère » et après je te suivrai. »

Elisée accepte de suivre Elie, mais il veut prendre le temps de partir, de mettre un terme à son existence antérieure. « L'homme quittera son père et sa mère », quoi de plus normal en ces circonstances que de dire adieu (au-revoir ?) à ses parents ? Quoi de plus normal, face à l'inattendu d'un appel impérieux, que de dire au-revoir à tout ce qui jusqu'à présent a orienté, déterminé, appartient désormais au passé : une autre histoire commence.

Face à cette demande légitime, la réaction d'Elie est surprenante, ambiguë. « Va, retourne, que t'ai-je donc fait ? » ou encore pour prendre une autre traduction : « Tu peux retourner à ton travail, est-ce que je t'ai demandé quelque chose ? »

Elie serait-il inquiet, déçu, contrarié, voire vexé de découvrir que celui qu'il vient d'appeler lui échappe ? Ou n'aurait-il pas bien compris lui-même la portée de son geste ? Car celui qui sort de sous le manteau n'est pas exactement le même que celui qu'il attendait. Quelque chose d'autre s'est joué, au-delà de la prise de possession, au-delà de l'intention première. Une mise en route inattendue, une intervention dont rien n'est dit.

Pourrait-elle être celle de Dieu lui-même ?

Cette réticence, cette perplexité, cette relation qui s'annonce compliquée, tendue, conflictuelle, conduit Elisée à modifier ses projets. Il répond à la parole du prophète par des gestes : sans souci pour la perte financière, il sacrifie la paire de bœufs, il cuit la viande sur le feu de l'attelage, il la donne à manger aux siens. Il se sépare ainsi de ses parents, de sa communauté. Au travers d'un repas public, tous sont invités à dépasser la perte que représente son départ. Le secret de ce qui s'est passé sous le manteau est dévoilé à tous : il part vivre ailleurs l'inattendu de Dieu. Loin de taire sa nouvelle existence, il en fait la publicité.

Elisée n'est pas encore prophète, il est serviteur du prophète.

Mais c'est déjà lui qui choisit et participe activement à son nouvel état.

Il s'approprie ce que lui transmet Elie, mais il ne le fait pas de manière passive, ou d'une manière telle que l'on pourrait croire qu'il ne sera que le conservateur intégral de ce qu'il aurait reçu. Il ne renie ni ses parents ni ne trahit Elie, il occupe juste la place qui est la sienne. C'est à sa manière qu'il transmettra la Parole de Dieu.

C'est justement parce qu'il n'est pas figé dans un patrimoine intouchable ou immuable qu'il permettra d'autant plus à cette Parole d'être transmise en parole et en action, en gestes et en signes.

Et qu'elle continuera de nous nourrir et de nous stimuler.

Aujourd'hui, comment assurons-nous, avec balourdise ou maladresse peut-être, mais avec conviction, cette transmission ? Comment témoignons-nous ?

Comment témoignons-nous en tant qu'Eglise locale, en tant que parent, grand-parent, auprès et avec les jeunes ?

Quel Evangile, quelle bonne nouvelle voulons-nous annoncer ?

Avec Elisée, nous pouvons dire que nous avons le choix entre le modèle du sillon impeccablement et imperturbablement tracé et orienté, et le modèle du manteau jeté d'où émerge une nouveauté radicale.

Mais quel est pour nous ce manteau ?

Qu'est-ce qui à nos yeux fait signe ?

Quelle est la Parole à annoncer, à partager ?

Et pour cela, que sommes-nous prêts à brûler, à abandonner, à perdre ? Parce que, même au sein d'une Eglise, on peut s'attacher à des habitudes, des assurances, des avantages apparents qui constituent autant d'obstacles, de liens qui font que l'on se retrouve, sans que l'on y prenne garde, dans des sillons toujours bien tracés.

A quoi sommes-nous attachés dans nos paroisses, dans notre vie de foi que nous avons de la peine à abandonner, à reconsidérer ? Il peut s'agir d'une manière de célébrer le culte, de ne considérer comme valables que certaines formes de cantiques, il peut s'agir de bâtiments, d'habitudes particulières autour desquelles s'organisent depuis parfois très longtemps les activités d'une Eglise locale, il peut s'agir d'une réticence à se former, à accepter les différences, à intégrer et à donner de vraies responsabilités aux jeunes, à se confronter à de nouvelles formes de transmission, à sortir de ses quatre murs pour partir investir d'autres lieux.

Jusqu'où accepter d'être bousculés ?

Il y a notre année liturgique. Et puis il y a notre année d'Eglise qui s'écoule au rythme des vacances scolaires de septembre à fin juin.

En général, lorsque vient l'été, les prédicateurs et les rédacteurs des chroniques locales de nos journaux régionaux insistent sur cette période au cours de laquelle il est possible de vivre différemment, de prendre du recul, de se ressourcer.

Comme si, pour un temps, nous nous trouvions abrités par le manteau d'Elie, détachés de nos sillons habituels, avant de nous ouvrir à une nouvelle année riche d'inattendus.

Que ces mois d'été soient ainsi pour vous l'occasion de vous ressourcer à l'essentiel, de glaner des forces pour trouver ce « courage d'être » qui nous permet d'occuper cette place que Dieu veut pour nous.

Celle de témoins résolus, parfois balourds et maladroits, mais avant tout joyeux : le manteau d'Elie, patchwork multicolore d'initiatives et de messages, n'en finit pas de circuler.

Amen

En guise de viatique

Donne-moi, Seigneur, un esprit d'audace et de persévérance.

Aide-moi, Seigneur,
à annoncer les couleurs de l'Evangile au-delà du cercle restreint des gens convaincus.
Donne-moi de rencontrer des gens qui ont faim et soif d'inconnu,
des chercheurs de bonheur, des insatisfaits, des poseurs de questions.

Sans doute, ils croisent déjà ma route, mais je prends bien soin de les éviter
pour ne pas les déranger, pour ne pas les choquer,
pour m'éviter bien des tracas.

Mais Seigneur, avec toi, je peux changer.
Je peux oser de vraies rencontres
parce que toi, tu prépares mon chemin
et tu me précèdes dans toutes mes recherches.

Donne-moi Seigneur du zèle pour porter ton Evangile de paix,
sans précipitation, sans arrogance, mais sans fausse modestie,

car c'est un trésor à partager,
une délivrance à vivre ensemble devant toi.

Guéris-moi de mes timidités et de mes frilosités
qui souvent me font rater des occasions de parler de toi.

Calme mes craintes et mes impatiences,
cette soif démesurée de tout contrôler
pour que j'accepte enfin de ne pas tout savoir et que je m'en remette à ta seule volonté.

Car toi seul peux faire germer la foi, même dans les lieux arides et inattendus.

Que l'Esprit du Christ nous donne de vivre ensemble aux couleurs de l'Évangile.

Pasteure Corine Akli

Pour aller plus loin

Entre ce que l'on prétend transmettre et ce que l'on transmet effectivement... quels décalages parfois ! Olivier Abel dessine pour nous quelques figures de la transmission aujourd'hui.

Quel cadre poseriez-vous pour introduire cette réflexion sur la transmission ?

J'aimerais formuler trois remarques.

Premièrement : il y a deux fonctions essentielles dans la culture. Une fonction de transmission, avec un rôle de reproduction, de sédimentation et d'intégration cumulative. Et puis une fonction d'innovation, d'invention. Et il faut un équilibre entre la dimension de créativité et celle de « traditionalité » – transmission et tradition disant la même chose pour moi. Ce rapport doit rester créatif, car il n'y a pas d'écarts novateurs sans répétition. Deuxième remarque : l'« institution », le grand théâtre que sont les institutions dans notre société, a profondément à voir avec la transmission, avec le fait que des individus puissent grandir, prendre une place, puis se déplacer à nouveau pour laisser la place à d'autres. Cette fonction de remplacement est assurée normalement par les institutions. Or aujourd'hui, dans notre société très libérale, on oublie d'assurer cette transmission, ce remplacement. Troisièmement, il y a actuellement des ruptures technologiques dans les transmissions, qui font que des mémoires entières sont perdues parce que leur mode de transmission est obsolète. Les lettres, par exemple : qui lit encore des lettres ? Avec ces ruptures technologiques, on ne garde du passé que ce que l'on a sélectionné intentionnellement. Or l'archéologie, l'Histoire ne s'appuient pas seulement sur les traces intentionnelles, mais aussi sur les traces involontaires. Et j'ai peur qu'on soit dans une société où tout est uniquement choisi. On croit trop que la transmission est toujours volontaire, alors que pour une grande part, sur laquelle les « nouveaux venus » s'appuient, elle n'est pas maîtrisée.

Dans ce dossier, nous avons souhaité penser à la transmission comme partage... (1)

Belle façon de reprendre la question ! Les générations se chevauchent et ce temps de chevauchement est le temps humain, avec des décalages : on n'a pas tous vécu les mêmes choses et on n'a pas les mêmes points de vue sur le passé et le futur. Chaque génération a sa question, différente. Ce qu'on transmet le mieux, ce sont des formes, des formes vivantes. Il y a en effet des « formes de vie » qui ont une forte capacité de transmission. Des formes de vie... enseignantes, monacales... Ou bien plus petites : une certaine façon de manger ensemble, de

cohabiter, des habitudes qui donnent forme à ce qui se partage, et qui ne passent pas forcément par la parole.

Pasolini, dans ses Lettres luthériennes, écrit que la transmission ne se fait pas par les parents, ni par les profs, ni même par les copains, mais par les choses – elle est d'abord perceptive. Le paysage urbain, la forme de la ville où j'habite... me donnent la forme de la réalité. C'est dogmatique, indiscutable : si j'ai grandi dans ce paysage, je ne le discuterai pas, c'est la réalité. Nous sous-estimons sans doute la part muette de la transmission par les « formes ». Mais il faut aussi pouvoir les déconstruire et dire : « non, je ne veux pas ceci ou cela dans mon paysage, ou dans le paysage de mes amis, de mes voisins... »

Un certain protestantisme réformé, très intériorisé, a-t-il su transmettre ou se transmettre ?

Il y a des étapes de la foi. Quand la foi est neuve, elle illumine, mais elle n'est pas encore descendue en soi. Puis elle me transforme, je l'incorpore. À un certain point, elle ne se voit plus. C'est un moment fragile. Elle est tellement à l'intérieur qu'on n'a peut-être plus besoin d'aller au culte, d'être avec la communauté. On la porte très fort. Du coup, on ne transmet pas à ses enfants, ses proches... même si cette foi a des effets réels. Je pense que les vieilles religions qui rencontrent ce problème très vite, vont donner des crans d'arrêt rituels très forts pour que subsiste une visibilité. Le judaïsme a survécu grâce à cela. Un certain catholicisme aussi. La tradition doit garder des formes rituelles, sensibles, à ce moment-là.

Le protestantisme, qu'il soit « Born again » ou très pudique, est menacé des deux côtés. À l'extrémité « Born again », il y a danger pour la transmission : c'est comme s'il n'y avait rien de cumulable, comme si on était toujours au commencement de tout. À l'autre extrémité, on a un christianisme tellement incorporé à la culture et aux mœurs qu'il n'est plus affiché. En fait, il faudrait ne pas se contenter d'être dans l'un ou l'autre état. Et peut-être recommencer tout le cycle, imaginer être des nouveaux convertis !

Au mot de transmission, on associe la religion, l'identité, le patrimoine immobilier ou financier... Avec la question : peut-on y toucher ? Ou bien est-ce là une matière « sacro-sainte » ?

Pour Platon, au contraire, ce qui est « transmissible » est presque de l'ordre du commercial. On entre dans le sacré lorsqu'on entre dans l'intransmissible. C'est ce qu'on transmet sans le vouloir : les idées, la part de folie ou de divin... qu'on ne maîtrise pas. On peut seulement s'y éveiller mutuellement, en transmettre le désir.

Finalement, qu'est-ce qui rend la transmission des héritages, quels qu'ils soient, difficile aujourd'hui ?

D'un côté, on veut trop transmettre, on ne transmet pas ce qu'on veut... et quelquefois on préfère ne pas transmettre du tout. Et du côté des jeunes, il y a une faiblesse à se déplacer pour prendre un héritage qui semble trop lourd. Alors on préfère jeter l'héritage. Chez Nietzsche, il y a l'idée que pour hériter, il faut pouvoir rompre avec l'héritage : pouvoir dire non, pour pouvoir dire oui. Mais il faut être fort pour cela ! Savoir à quoi on dit non, c'est pouvoir renoncer à beaucoup de choses.

Nous ne devons pas confondre transmission et communication ou information. La transmission porte la dimension de l'« autorisation » : c'est une communication où le geste de l'un autorise l'autre à reprendre ce geste, à continuer, à grandir. Le geste premier déclenche une émancipation : on ne s'émancipe pas seul, mais parce que, de l'extérieur, on a été sorti de soi-même, « éduqué », au sens étymologique, par l'autorité transmise. Une parole nous a été offerte, adressée, pas forcément par quelqu'un de proche. Et elle provoque un effet de libération. Transmettre, c'est toujours ouvrir, offrir à la prise, dire : « Vas-y, prends ! ».

On peut lire <https://olivierabel.fr/nuit-ethique-les-proches-et-leurs-liens/la-transmission.php> ;
<http://olivierabel.fr/protestantisme-modernite/crise-de-l-autorite-et-transmission-religieuse.php>

Ou encore <https://amicale-pasteurs.com/guilhen-antier-quels-enfants-pour-notre-avenir-par-jean-besset/>

Propos recueillis par Séverine Daudé (journal Echanges)

(1) Dossier réalisé par la Presse Protestante Régionale sur la transmission, mai 2020.

Coordination nationale Evangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr